

C'est le monde à l'envers. D'un côté, 25 jeunes artistes français sages comme des images, dispersés en sept lieux sous la houlette d'un duo discret, Marie-Frédérique Hallin et Thierry Leviez. De l'autre, aux Jacobins, 24 artistes internationalement reconnus, refusant la tutelle d'un commissaire et s'agrégeant autour de l'un des leurs, l'Autrichien Franz West, célèbre pour ses sculptures pneumatiques. Comme ils sont malins, ils ont titré leur projet Hamster wheel («roue de hamster»), histoire de clouer le bec à l'espèce critique, tandis que leurs cadets se sont contentés d'un Wheeeeel, aussi claquant que le chant de la pie. Nous sommes à Toulouse, au Printemps de septembre, le festival de la création contemporaine qui fête sa septième édition avec ses fameuses Nuits nomades, toujours réussies, et des expositions dans toute la ville.

Aveuglette. Sur le papier, l'idée paraît séduisante, mais de visu, Hamsterwheel déçoit. Il faut imaginer une série d'œuvres probablement singulières, mais sans lien réel, posées là comme par accident. Difficile de comprendre l'enjeu de cette scénographie néodada : peut-être que les commissaires d'exposition, soupçonnés de mauvaises orientations, font parfois mal leur travail, mais certains prévoient aussi la place du public. Là, on se sent exclu de ce petit cercle d'amis. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On avance à l'aveuglette, attiré par les couleurs et les matériaux. Sarah Lucas et son Richard III devenu nain de jardin ; Olivier Garbay et son chevalier en porcelaine tout droit sorti de Barbès ; Paola Pivi et son ours en plumes jaunes ; Una Szeemann et sa vidéo en boucle, Love Story, où deux sumotori se frottent aux joies de l'amour courtois, emportés par la douce voix de Miss Springfield.

Place à Wheeeeel, donc, et roulez jeunesse... Ce qui frappe d'emblée, avec cette jeune scène française, c'est le désir de prendre possession de l'espace et de faire son nid pour mieux filtrer le monde extérieur. C'est une génération pacifique. Dès l'entrée aux Abattoirs, Sophie Dubosc impose son rideau en plâtre et velours avec une force peu commune. Juste derrière, Sarah Fauguet et David Cousinard ont installé leur Checkpoint, où ils s'emploient «à faire jouer le vrai et le faux». Du bois, du métal, des serre-joints, ça bricole dur, y compris chez les frères Chapuisat, coucous notoires, ou avec Stéphane Thidet, fan de Bradbury, dont l'installation, Refuge, une cabane où il pleut des trombes d'eau, fait un tabac. «C'est l'inverse d'une autocombustion, dit-il. L'eau est un glissement, c'est comme si j'avais tiré une couverture.»

Pas très loin, des hippopotames en kaolin conçus par Daniel Dewar et Grégory Gicquel se vautrent dans une mare de gris ; leur immobilité est une vraie curiosité, le spectateur recréant de mémoire le lent mouvement de ces herbivores. Surprenant, le joyeux puzzle de Florentine et Alexandre Lamarque-Ovize, avec Night Movie, un ensemble d'objets épars, «comme si on rentrait dans le cadre. Une réflexion autour de l'ellipse, avec des éléments prédéterminés qu'on a construits avant.»

Lynchages. «On a cherché l'ouverture», expliquent les commissaires de Wheeeeel, et ça se sent. Aux Abattoirs, comme à la maison éclusière, la peinture est là aussi. Plutôt réaliste avec Armand Jalut, qui «s'essaie à contrarier les clichés» ; immobile pour Katharina Ziemke, dont les tableaux sont envoûtants. Il y a de la vidéo (Vincent Mauger et son vent de poussière qui noie l'écran) ; de la photographie réfléchie (Lukas Hoffmann et Mujesira Elezovic) ; et, à l'espace Croix-Baragnon, un drôle d'artiste multimédia, Mathieu Kleyebe Abonnenc, qui fait littéralement peur. «L'écueil de la représentation» est au cœur de son propos. On est dans le noir, des hommes courent avec des lampes. Sur des cartes postales agrandies, ne subsistent que les spectateurs de lynchages racistes. Les corps ont disparu. C'est comme un écho aux vidéos d'Elise Florenty, chercheuse de sens, qui plonge, elle, dans les blancs de l'histoire.

B. Ollier